PETITE CHRONIQUE HISTORIQUE DE L'ANJOU CHRÉTIEN

N° 52 - *Juin 2026*
Supplément au bulletin LE PARVIS

MGR ERNEST JOUIN

2/3 - Abundans in omne opus bonum

Abondant en toute bonne œuvre (2 Cor. IX, 8)

• Un catéchisme socratique • Du théâtre, des opérettes, des Mystères et des oratorios • Des sorties de catéchisme près de Paris... et des colonies de vacances au Mont-Blanc • Avec les Servantes des pauvres à Angers comme à Paris



Au lendemain du rappel à Dieu de Mgr Jouin, Dom Cabrol écrit : *Mgr Jouin est assez mal connu. Comme de tous ceux qui ont été mêlés à des polémiques retentissantes, on n'a retenu de sa vie quelques événements plus bruyants. Le reste est enseveli dans l'oubli.* Effectivement, le chanoine Sauvêtre le présente ainsi, insistant sur la diversité de son activité : *l'homme d'œuvres, le catéchiste incomparable, l'orateur de marque, le poète gracieux, l'auteur applaudi, le recruteur du clergé, l'apôtre demeuré moine.* Parmi les œuvres dans lesquelles Mgr Jouin s'est particulièrement illustré, remarquons les œuvres de jeunesse, les œuvres artistiques et les œuvres de bienfaisance.

Les œuvres de jeunesse

L'une des attentions les plus importantes de Mgr Jouin fut l'instruction et la persévérance de la jeunesse. Vicaire à Saint-Maurice d'Angers, pour s'attacher les enfants, il a sa méthode : stimuler l'étude du catéchisme par des récompenses utiles, par des promenades aux environs dans les bois d'Avrillé ou même chez quelque curé plus éloigné.



Vicaire à Saint-Augustin, l'abbé Jouin vient trouver son curé : *Après avis de mon directeur, je viens vous demander une place dans l'un des catéchismes paroissiaux.* Quelques jours après, l'abbé Jouin se voit affiché à la sacristie comme directeur du catéchisme des garçons des écoles communales. Son lot n'est pas très reluisant ; à son acceptation il ne met qu'une condition : que l'examen pour la première communion se fasse individuellement pour chaque enfant, en présence du Curé, de tout son clergé et des dames catéchistes. Le jour venu le résultat est tel que les examinateurs s'en vont en disant : *Il faut l'avouer ; les enfants des Frères, ceux de l'École Fénelon, nos enfants libres eux-mêmes, n'en savent pas autant !* Le secret du catéchiste ? Deux mots le révèlent : multiplication du nombre des séances, qui furent doublées pour la première année et triplées pour la seconde, et la méthode : la méthode socratique. Le catéchiste n'expose pas la doctrine à la manière d'un professeur qui fait un cours. Il interroge l'enfant, lui fait trouver la réponse que le prêtre complète ou rectifie. Ainsi l'esprit de l'enfant reste toujours en éveil. Alors, commence le rôle de la dame catéchiste. La leçon récitée, elle reprend dans les mêmes termes que le prêtre les explications déjà données, grâce au texte imprimé qu'elle a entre les mains. Ainsi la vérité pénètre dans l'intelligence de l'enfant et se fixe dans sa mémoire. Des récompenses trimestrielles stimulent ses efforts : tel enfant arrive à gagner dans son année six ou sept volumes, une petite bibliothèque. Après la première communion, ce seront des objets utiles qui font la joie du jeune persévérant, parfois même de la mère de famille.

La préparation de l'enfant à sa première communion n'est pour lui que la première étape : le patronage doit en être la seconde. À Saint-Maurice d'Angers, l'abbé Jouin essaye donc de créer un patronage paroissial et, pour lui donner au plus tôt la consécration officielle, il invite Mgr Freppel à présider une représentation donnée par ses enfants dans un jardin voisin. On y joue *La Grammaire* de Labiche et une opérette de Dalayrac : *Les Deux Petits Savoyards*. Le lendemain l'évêque peut dire : *L'abbé Jouin m'a présenté son œuvre. J'ai béni la cage. Mais dans la cage, il y avait peu d'oiseaux*. Les oiseaux étaient encore peu nombreux, mais l'un d'eux, Honoré Dupont, deviendra prêtre et mourra martyr peu après son arrivée en Annam, en 1885 ; un autre suivra l'abbé Jouin à Paris et sera associé à son ministère à Joinville-le-Pont, à Saint-Augustin et à Saint-Médard. Malheureusement, faute de soutien de son curé, le patronage ne survit pas au départ de son fondateur.

Dès son arrivée à la cure de Saint-Médard, le curé parle d'un patronage.

— *Un patronage !* s'exclame son vicaire. *Je redoute pour vous un échec. Tous ces Messieurs vous le diront : les trois écoles officielles nous envoient de cent à cent dix enfants pour la première communion, et, l'année d'après, il s'en présente cinq à six pour le renouvellement solennel, et encore on ne saurait affirmer qu'ils aient assisté à la messe du dimanche…*

— *Et les filles ?*

— *Multipliez par trois. L'opinion des vicaires qui connaissent le quartier est qu'il n'y a rien à faire.*

— *Ou plutôt, tout est à créer !* rectifie l'abbé Jouin.

Et il crée. Avec l'aide de son vicaire de choc, l'abbé Eugène Bossard — et de son caniche Bouloff ! — il réorganise les catéchismes : deux réunions hebdomadaires pour la première année et trois séances pour la seconde, récompenses trimestrielles, dévouement des dames catéchistes. Les familles sont satisfaites de l'intérêt porté à leurs enfants. Et

Contact : prieuredegastines@orange.fr - Tél. : 02.41.74.12.78



Le Père Honoré Dupont (1859-1885)
un des premiers enfants du patronage d'Angers, mort martyr en Annam en 1885

Né à Andrezé, il fait ses études au petit séminaire de Beaupréau, puis entre au Séminaire des Missions-Étrangères en 1881. Ordonné prêtre, il part en 1884 pour la Cochinchine orientale. Il est dans un village quand des païens se soulèvent contre les Français et contre les chrétiens, vers le milieu de 1885. Lorsqu'il prévoit qu'il va être massacré, il écrit à son frère prêtre une lettre qui s'achève ainsi :

Mais, est-ce possible ! Je succomberais martyr ! Ah ! si c'était vrai ! Bénis, mon âme, ah ! bénis le Seigneur ! Frère, chante avec allégresse le Te Deum ; mais, auparavant, pleurons le Miserere, car j'ai été bien misérable dans ma vie. Si j'y passe, oh ! Félix, dis bien à tous, je ne puis nommer tout le monde, à toute la famille, que je meurs en les conjurant tous de me pardonner offenses et ingratitudes, tous manquements envers eux. Et maintenant, vienne la mort. Aidé de Jésus et de Marie, me souvenant de maman, de Victor, d'Octavie, de tous nos bienheureux défunts, je ne faillirai pas. Mais pas de larmes au pays. Non ! que les amis exaltent la miséricorde de Dieu ! Souvent déjà, j'ai imploré le Dieu des forts, la Reine des martyrs ; je ne suis pas loin peut-être d'être exaucé. Merci ! mon Dieu, merci !

Enfin, frère, adieu et à Dieu ! J'embrasse tout le monde et vous étreins tous pour la dernière fois peut-être. Honoré DUPONT.

Il est massacré quelques semaines plus tard, le 3 août 1885.

dès la fin de la seconde année, trois d'entre eux rentrent au petit séminaire et deviendront prêtres.

Après la préparation aux premières communions en tant que vicaire à Saint-Augustin (en 1888), l'abbé Jouin convie les quarante jeunes à une promenade au Bois de Boulogne, le dimanche qui suit la première communion. Il pense en effet qu'il est important d'aérer la jeunesse. Par la suite, on s'enhardit, et l'on prend le chemin de fer pour Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Versailles ou Saint-Germain. Vers le milieu du jour, on s'arrête dans quelque village pour une joyeuse collation en plein air que suit une courte visite à l'église. Sur le soir, enfin, le bateau ou le chemin de fer ramènent à Paris la troupe fatiguée, cependant que les plus déterminés reviennent à pied, parfois de Versailles, avec l'abbé Jouin. Voyage et goûter restent entièrement à sa charge. Tel est le patronage Notre-Dame-de-Bienfaisance, fondé et dirigé pendant six ans par le vicaire de Saint-Augustin. Des réunions théâtrales viennent bientôt compléter l'œuvre en y attirant les parents et en groupant autour d'elle des bienfaiteurs indispensables. Deux fois par an, les familles, les notables de la paroisse sont invités à venir applaudir les jeunes artistes. Aérer la jeunesse en lui procurant l'air des grands bois, voire, une fois même, l'air des bords de la Loire, ou celui des cimes de la Savoie. C'est bien, mais il est encore plus nécessaire de l'aérer moralement, de l'élever socialement. Substituer aux pièces de théâtre souvent vulgaires, aux chansonnettes et aux monologues parfois risqués, l'interprétation de pièces saines et fines, et l'audition d'une musique de haute valeur pour lui donner une culture artistique, tel est dès le premier jour, le caractère que l'abbé Jouin veut imprimer aux représentations de la rue de la Bienfaisance.



Mgr François-Désiré Mathieu
évêque d'Angers de 1893 à 1896

À Saint-Médard, l'abbé Jouin voit plus grand : le patronage Saint-Maurice est emmené en promenades les dimanches vers les bois de Vincennes, de Meudon ou de Chaville. Et l'été, ce sont les colonies de vacances, avec ascension du Parmelan, de la Tournette, et même du Mont-Blanc ! : l'abbé Jouin y tient ; son vicaire, effrayépar l'effort, court chez le médecin du pays se faire délivrer une dispense en règle. *Alors,* s'écrie le médecin, *vous allez au Mont-Blanc ? Je suis des vôtres : voici dix ans que je rêve de cette ascension !* À soixante-trois ans, le curé fait l'ascension de la Pointe Percée, haut sommet de la chaîne des Aravis (3200 mètres !).

Comme ses collaborateurs, Mgr Jouin partage avec beaucoup de catholiques une certaine appréhension à l'égard du scoutisme naissant et de son introduction dans le catholicisme. Ses inquiétudes se situent sur deux plans : naturel et surnaturel. Il lui reproche la promotion d'une *anglo-mania* et d'une conception naturaliste de l'homme ; c'est aussi la mise en place d'un œcuménisme avant l'heure qui est l'objet des critiques du prélat ; on voit en effet se constituer des *jamborees* rassemblant des scouts de toutes les nations et de toutes les religions (dont le catholicisme) : une jeunesse qui ne trouve son unité non dans une patrie, ni dans la religion, mais dans une nouvelle fraternité universelle, internationale et interconfessionnelle, d'inspiration maçonnique. Cependant, s'il oppose des critiques au scoutisme, il sait aussi faire preuve à son égard de charité pastorale. Au lendemain de sa mort, le plus touchant hommage de reconnaissance lui est apporté par un groupe de jeunes scouts dont il a autorisé la création dans son patronage, confiant dans l'orthodoxie du prêtre qui le dirige.

Mgr Jouin, un homme de lettres

Vicaire à Saint-Augustin, l'abbé Jouin a l'idée d'une collaboration entre les artistes qu'il fréquente et les enfants du patronage qu'il fait jouer dans ses pièces de théâtre. Il conçoit alors l'idée d'un drame dans lequel ces deux éléments s'uniraient pour glorifier Dieu. En effet, ce drame sera une prédication : l'abbé Jouin n'est poète, dramaturge et musicien que pour être plus apôtre. *Les jeux de l'art, les plaisirs du théâtre et de la musique, la composition littéraire devenaient, chez lui, l'occasion d'une affirmation de sa foi, l'ornement du culte divin, ou, plus simplement, l'instrument de ses charités,* déclarera après sa mort l'abbé Raymond Dulac. Il s'inspire du *Jeu de la Passion*, représenté à Oberammergau en Bavière pour créer sa *Nativité* : 60 acteurs qui évoluent sur la modeste scène du Patronage des Frères. Elle n'a que 4 mètres de profondeur et 8 mètres de largeur ; il l'agrandit par le moyen de l'avant-scène, et les changements de décors (il n'y en a pas moins de neuf) se font rapidement grâce à un ingénieux système de plans assemblés par trois. Les grands noms de la musique (de Bach à Franck ou Gounod) se mêlent aux pièces traditionnelles (*Venez, divin Messie*, ou *Les anges dans nos campagnes*). Par un voyage en Norvège, il s'attache le concours d'Armand Vivet, maître de chapelle de Saint-Augustin, à qui il confie l'orchestration et les répétitions des chants, et de Fritz Albert Warmbrodt, un ténor à la voix de charme, auquel il réserve un rôle



L'abbé Eugène Bossard (1853-1905)
son vicaire 'de choc' à Saint-Médard

Né à Saint-Christophe-du-Bois, près de Cholet, il entre au petit séminaire de Beaupréau, puis à l'école des hautes études de Saint-Aubin d'Angers. Il est ordonné prêtre à Rennes en 1878. Son apostolat est multiple : éducation, écriture ; il publie différents ouvrages historiographiques sur Gilles de Rais ou les Guerres de Vendée (nous lui devons *La première histoire des guerres de la Vendée* et une monographie sur Cathelineau). Il meurt à Bordeaux le 22 avril 1905.

de premier plan dans la partie musicale. L'abbé Jouin a le don d'utiliser les talents de chacun et de les faire servir à ses projets. C'est au printemps qu'il trouve le saint Joseph de *la Nativité* et d'autres jeunes gens chrétiens qui, dès les débuts du Patronage Notre-Dame-de-Bienfaisance, donnent à son œuvre naissante un caractère de maturité. Sous sa direction, on y voit se dévouer des séminaristes, des étudiants en médecine, des employés et des commerçants. À tous il impose sa direction et communique sa flamme. À l'un de ses auxiliaires qui lui objectait la difficulté de faire chanter par des enfants un morceau de César Franck, il répond plaisamment : *Je ferais chanter des chaises, si je le voulais ! À qui veut rien d'impossible !* Avec une telle assurance, il entraîne ses troupes à la bataille, mieux encore, au succès.



Armand Vivet
maître de chapelle
de Saint-Augustin

La première représentation de la *Nativité* a lieu en décembre 1893 ; sous la plume du Marquis de Ségur, *L'Univers* en donne un compte-rendu élogieux : *Cette pastorale, ou ce mystère, comme on voudra l'appeler, est pour les yeux, l'esprit et le cœur, un des spectacles les plus touchants et les plus curieux, une des prédications les plus pénétrantes qu'on puisse imaginer... C'est une œuvre à la fois historique, théologique, poétique, musicale, théâtrale même par la recherche des costumes, le nombre des exécutants, la beauté des décors. Elle unit à l'attrait d'une féerie l'intérêt supérieur d'un oratorio, le charme chrétien d'un mystère et la nouveauté hardie d'une exécution partagée entre des artistes célèbres et des jeunes gens du peuple de Paris.* Il conclut : *l'abbé Jouin a fait, en fondant son patronage, une œuvre encore plus belle que celle de sa 'Nativité'*. Les huit représentations de la *Nativité* sont le point de départ d'un mouvement religieux profond dans le monde artistique ; la *Nativité* est représentée sur un grand nombre de scènes à Paris, en province, et jusqu'en Amérique. Lors de l'entracte de l'une des représentations, Mgr Mathieu, évêque d'Angers, nomme le curé de Saint-Médard chanoine honoraire de Saint-Maurice. Ce n'est qu'une fois nommé curé de Saint-Augustin que l'abbé renonce à la direction de l'orchestre et des chants de sa pastorale, sur demande du cardinal Richard.



Alexandre Georges
compositeur

En 1897, c'est un oratorio qu'achève l'abbé Jouin, alors curé de Saint-Médard : un poème de quatre cent vingt vers intitulé *Notre-Dame de Lourdes*. Il en confie la musique à Richard Mandl, puis à Alexandre Georges, que le curé emmène en pèlerinage à Lourdes. *Notre-Dame de Lourdes* connaît également un succès continu. Alors, le curé organise un second pèlerinage. En effet, les relations artistiques de l'abbé Jouin ne servent que son apostolat : plus tard, Alexandre Georges racontera les larmes aux yeux sa première confession depuis des lustres, le chef d'orchestre Louis Pister fait appel au curé avant de mourir, et il rend l'âme après avoir mis sa conscience en repos, Numa Auguez, chanteur et professeur au Conservatoire, le mène vers sa belle-mère mourante. En le reconduisant, il dit : *Voyez-vous, l'abbé, avec la vie les idées se modifient !* Elles se modifient à ce point que bientôt se sentant malade, il appelle l'abbé Jouin pour mettre ordre à sa conscience et communie de sa main. C'est aussi le protestant Warmbrodt qui fait baptiser et communier ses deux neveux par le curé.

C'est alors que le directeur d'une scène parisienne fait appel à lui pour un sujet religieux ; *Donnez-moi 'la Passion'*, lui dit-il. *Vous verrez que tous les deux, nous ferons beaucoup de bien*. Un mois plus tard, l'abbé est prêt : il compose un mystère en seize tableaux, avec la musique d'Alexandre Georges, un oratorio entremêlé de quelques récits. Quelque temps plus tard, il publie une autre *Passion*, un mystère en vingt tableaux, un drame sacré entremêlé de chants, dont la représentation demande une journée. Cette œuvre, réduite ensuite par l'auteur, est souvent représentée à Saint-Ouen.

Au cours des années suivantes, cédant à des sollicitations renouvelées, et soucieux lui-même d'enrichir le répertoire théâtral des œuvres catholiques de pièces religieuses ou patriotiques, il publie, en 1907, *Clotilde*, drame historique, dont le sujet avait souri au directeur de la scène dont nous avons parlé, puis *Bernadette*, drame historique qui met en scène les événements de Lourdes, les apparitions de la grotte et la mort de la voyante ; enfin, en 1909, *Jeanne d'Arc*, mystère en cinq actes et dix-huit tableaux, orchestration de la partie musicale par Armand Vivet. Paul Déroulède, paroissien de Saint-Augustin, à qui *Clotilde* est dédiée, écrit :

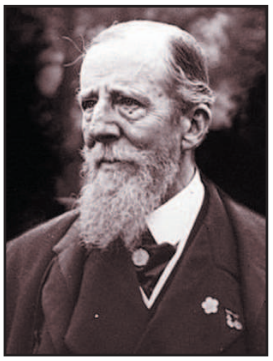


Numa Auguez
Chanteur et professeur
au Conservatoire

> *J'ai commencé hier soir et fini ce matin votre très remarquable et très intéressante étude dramatique sur Clotilde et sur Clovis. L'œuvre est forte et haute. La foi la soulève et l'émotion la soutient. Elle est tout entière écrite d'une main de chrétien et de lettré. J'en accepte avec gratitude la dédicace.*

Émile Flourens, ancien ministre des Affaires Étrangères, à qui l'abbé Jouin a envoyé sa *Jeanne d'Arc*, lui écrit : *Je vous remercie de me l'avoir envoyée, et vous remercie pour mon pays de l'avoir écrite*. Pour la composition de ses œuvres, l'abbé Jouin se plonge dans les livres d'histoire, et s'attache à l'exactitude historique. *L'étude minutieuse de tout ce qui se rattachait à Jeanne d'Arc, son activité apostolique, l'avaient conduit à admirer les ressources, en courage, en spiritualité, du peuple de France quand il est bien gouverné, quand il entend ses saints*, écrit après sa mort M.-A. Rollain. Le théâtre est un moyen pour le curé d'étendre la foi et d'exalter la France ; il encourage les professeurs à faire découvrir les grandes pages de notre épopée nationale.

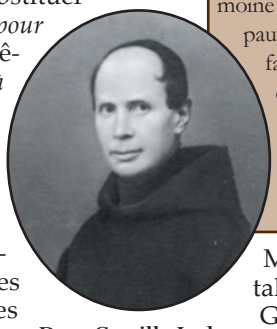
> *Elle est belle*, dit-il, *et nous avons le droit de relever la tête dans l'oubli momentané du présent pour regarder le passé et y chercher l'avenir : C'est Clotilde, tenant dans sa main les destinées de notre pays ; c'est Clovis menant triomphalement la France à son baptême et faisant d'elle, sur le champ de bataille de Vouillé, la fille aînée de l'Église. C'est l'immense chevauchée de Charlemagne et de Roland. Ce sont les Croisades : les prêtres qui rentrent dans Jérusalem avec l'hostie consacrée sur la poitrine, pour que le Christ vivant reprenne possession de son tombeau ; et, dans ce défilé vainqueur, les peuples se découvrent devant nos chevaliers, en disant : 'Gesta Dei per Francos' ! C'est Louis IX, le roi que grandit la captivité, le saint qui grandit la France. C'est Jeanne d'Arc, que Jehan Gerson nomme 'le miracle de Dieu'. C'est la Ligue, qui*



Paul Déroulède
à la fin de sa vie en 1913

empêche la France de devenir protestante ; c'est la Vendée, qui l'empêche de devenir athée, et cette femme que les bleus voulaient mettre à genoux pour la fusiller, et qui répondait : Je ne m'agenouille que devant Dieu !

La musique à laquelle le curé de Saint-Augustin s'intéresse le plus était la musique religieuse. Il ne la souffrait pas de qualité inférieure, dit Armand Vivet, fût-ce dans les plus simples cérémonies du culte ; il la voulait digne de sa mission, de haute facture et parfaitement interprétée. A cette fin, il consentait des sacrifices personnels pour assurer à sa Maîtrise de belles voix et les meilleurs artistes... Lorsque son maître de chapelle lui soumettait les programmes, il était heureux d'y ajouter ou d'y substituer quelque autre œuvre encore plus belle... *pour le bon Dieu*, soulignait-il. Le chanoine Sauvêtre explique : *Il était de notoriété publique qu'à Saint-Augustin, le culte atteignait non seulement la décence souveraine à laquelle il a droit partout, mais aussi la splendeur qui convenait à cette pieuse et opulente paroisse.* Le curé n'attend pas le *motu proprio* de saint Pie X du 22 novembre 1903 concernant la musique sacrée pour écarter de son église toutes les compositions musicales renfermant des réminiscences de motifs usités au théâtre ou reproduisant, dans leurs formes extérieures, l'allure des morceaux profanes. *Depuis longtemps,* dit Armand Vivet, *il avait prohibé du sanctuaire les morceaux de théâtre ou à effets dramatiques, et banni les instruments de cuivre. Il réprouvait fortement encore l'abus des dissonances de la musique ultramoderne.*



Dom Camille Leduc

Les œuvres de bienfaisance

Le souci des pauvres, Mgr Jouin l'eut dès son vicariat à Saint-Maurice. En effet, sur les pentes qui descendent de la cathédrale et du château vers la Maine, s'enchevêtrent alors des ruelles étroites, de véritables casse-cous, le long desquelles se serrent d'affreux taudis. Dans ces réduits, refuges de la misère et souvent du vice, la soutane pénètre difficilement, si elle n'est précédée par la robe de la sœur hospitalière. Justement, aux portes d'Angers, nait alors la congrégation des Servantes des pauvres, vouée au service gratuit des malades indigents. Madame Jouin en est l'inspiratrice. Elle-même en a rédigé les premiers statuts et déterminé le costume des futures religieuses. Non loin de la cathédrale, s'est établi un petit groupe de ces religieuses. Le jeune vicaire les rencontre souvent auprès du lit des pauvres gens qu'elles soignaient. Lorsque, plus tard, il prononcera devant l'évêque d'Angers l'éloge funèbre de la plus admirable de ces vaillantes sœurs, la Mère Agnès, il dira :



L'abbé Jouin avant de devenir 'Monseigneur'

Je me rappelle, près du quai de la Maine, la rue du Port-Ligny qui, comme une vaste clinique, hospitalisait tous les miséreux, les tuberculeux, les varioleux, les cancéreux, et dans quelles mansardes, dans quels taudis ! La Servante des Pauvres arrivait, c'était déjà un rayon de soleil ; ses soins s'étendaient à toute la famille, elle apportait parfois la santé, toujours le Crucifix, c'est-à-dire Dieu.Voilà ce que j'ai vu pendant mon vicariat d'Angers.

Ce qu'il ne dit pas, ce que d'autres ont vu, c'est le jeune prêtre entrant derrière la Servante des pauvres, et apportant, lui aussi, avec une bouteille d'un vin fortifiant prélevé dans la cave maternelle, son bon sourire, sa parole affable, et surtout le pardon de Dieu et l'espoir du Ciel.

À Joinville, c'est de nouveau aux Servantes des pauvres qu'il fait appel en novembre 1883 : trois sœurs menées par Mère Agnès arrivent à la gare Montparnasse, et s'installent dans une maison sous la protection de sainte Geneviève. Les sœurs se dévouent auprès des malades, jusqu'à passer trois nuits par semaine à leur chevet ; elles peuvent compter sur l'aide du curé. *Jamais M. le Curé ne me refuse quoi que ce soit pour les pauvres*, dit la Mère Prieure. *Donnez autant que ce sera nécessaire*, répète-t-il. *C'est avec des pot-au-feu que nous gagnerons leurs âmes.* À son départ pour Saint-Augustin, son successeur écrit à Dom Leduc qui s'inquiète de la Maison Sainte-Geneviève :

Les intentions de M. l'abbé Jouin ? J'affirme qu'elles n'ont jamais changé. M. Jouin a toujours été le soutien et la providence de cette maison. Il continuera à faire le bien comme par le passé, avec autant de dévouement et de zèle. Avec lui vous n'avez pas à vous mettre en peine du loyer ni de l'entretien de vos filles… M. Jouin fait plus encore (et c'est un acte héroïque dont je lui suis très reconnaissant) : ce digne prêtre donne chaque mois une somme à vos religieuses pour les mettre à même de faire l'aumône matérielle, quand elles sont appelées auprès de nos malades, ce qui les dispose à recevoir plus facilement l'aumône spirituelle. Je n'exagère pas en disant que mon vénéré et charitable prédécesseur est le père et la providence de ma paroisse.

Curé de Saint-Médard, c'est de nouveau à elles qu'il fait appel, et Mère Agnès fonde une nouvelle maison, consacrée à sainte Françoise-Romaine. Et quand il est nommé curé de Saint-Augustin, Mère Agnès fonde à sa demande la maison Saint-Antoine ; désormais, l'abbé Jouin a donc la charge de trois maisons de Servantes des pauvres et des malades qu'elles assistent. Sa charité d'ailleurs ne reste sourde à aucun appel. À la fin de sa vie, il aura fait venir à Paris soixante-dix servantes des pauvres, ce qui lui vaut d'être considéré comme un second fondateur de leur congrégation.

Mgr Jouin a consacré tous ses talents à l'apostolat ; comme l'explique le chanoine Sauvêtre, *il n'avait d'autre pensée que le service de Dieu et la défense de l'Église*. Dom Cabrol écrivait cependant au chanoine : *Je déplorais qu'un homme aussi éminent tombât dans l'oubli, alors que tant de personnages de seconde zone sont célébrés par les mille voix de la renommée.* Après avoir vu les œuvres, il nous reste à découvrir les combats de *ce lutteur calme et fort*, comme l'appelle son biographe. (À suivre…).

Pierre de Jacquelot

Mère Agnès Bondu (1841-1918)
Fondatrice des Servantes des Pauvres



Joséphine Modeste Bondu naît le 23 novembre 1841 à La Séguinière de parents laboureurs. Elle entre à 17 ans au noviciat des sœurs franciscaines de Cholet, des sœurs garde-malades ; elle y prend le nom de sœur Agnès de Jésus. Dès 1864, la supérieure de la communauté étant paralysée, sœur Agnès est appelée à la suppléer. Pour être capable d'assumer ces responsabilités, elle apprend à lire et à écrire. Au décès de la supérieure en 1867, elle devient officiellement mère Agnès. En 1870, Dom Leduc, moine de Solesmes, décide de fonder une communauté de servantes des pauvres d'inspiration bénédictine (elles seront oblates régulières), et fait appel aux sœurs de Cholet qui acceptent, et installent un noviciat rue Saint-Eutrope à Angers. Mère Agnès est la mère générale, et répond aux appels de l'abbé Jouin pour fonder des maisons à Paris : une à Joinville en 1883, une à Saint-Médard en 1896, et une autre à Saint-Augustin en 1901. Elle meurt le 4 mars 1918 à Angers. L'éloge funèbre est prononcé par Mgr Jouin.